

## Madame de Roncevac

Madame de Roncevac s'éclipse.

Elle disparaît dans sa salle de bain comme par enchantement.

Monsieur de Roncevac est en plein désarroi, s'excuse, se lève, tourne en rond.

Les dames se distribuent des gâteaux secs.

Où est Madame de Roncevac ? Cette femme aiguë, pleine de sens, inattaquable, s'est égarée dans une salle de bain.

Les dames aiguissent leurs attitudes.

La bonne, blanche et servile, glisse sur le parquet et se rattrape au prix de se tordre. Monsieur de Roncevac se raidit en la voyant. Les dames répartissent la faute et font tourner le thé.

La bonne s'efface, garde sa gentillesse, revient à la cuisine comme dans l'horreur d'un retour aux sources.

“Qu'y a-t-il ?” crie Madame de Roncevac depuis sa salle de bain.

Monsieur de Roncevac la rassure et se surprend à parler du bout des mots. Les dames lui proposent du thé. Il vient au fauteuil, dérape, rattrape son attitude et

son équilibre. Il a rayé le plancher, créé un malaise, mais son calme saisit au vol le reproche des dames, les fait taire et même sourire et en prend contagion.

Mais les dames pivotent.

Madame de Roncevac ne vient pas. La salle de bain est vide.

Cette haute dame est passée par la fenêtre. Dehors, l'été est impénétrable. Impossible de lui faire la chasse.

Monsieur de Roncevac et les dames terminent le thé en petit comité.

## Le Docteur

Le docteur monta les escaliers à toute vitesse, la trousse à bout de bras.

“Où est le malade ?” demanda-t-il alors qu’on l’introduisait dans un appartement embourgeoisé jusqu’au plafond et colmaté par une épaisse moquette couleur poussière.

Une bonne à la chair tirée le promena dans des pièces-couloirs aux murs ornés d’œuvres d’art sans signature.

Il remarqua une gravure technicolor qui représentait un colvert prenant son bain avec une grande raideur de soi.

La bonne le mena dans une chambre où régnait une atmosphère de milieu de culture. Le malade se trouvait au bout d’une longue chaîne d’objets.

“Je vous emmène”, dit le docteur au malade.

Le malade quitta fiévreusement le lit et suivit le médecin. Le docteur lui jeta une robe de chambre. Ils démarrèrent. La rue était encombrée de renaults et citroëns en stationnement double. Des ordures volaient comme des ressorts.

Le malade grelottait.

“C’est une épreuve de liberté?” demanda le malade.

“Je vous emmène chez moi”, répondit le docteur.

Ils se garèrent devant une maison riche en banalités grandioses. Une bonne ouvrit la porte.

“Veuillez vous installer dans la salle d’attente”, dit-elle au malade.

Le malade chercha en vain à se blottir dans un fauteuil en cuir glacé. Puis, il feuilleta Paris-Match : une princesse avait accouché d’un roi. Une chanteuse avait perdu sa voix et cessé la diction de son roman.

Le malade frissonna.

Il leva les yeux sur les gravures qui couvraient les murs : un duc sur un cheval en gymnastique lente, entouré de chiens violemment immobiles, pourchassait un cerf aux muscles exorbités. Une autre gravure montrait l’envol étonnamment détaillé et inorganique d’un perdreau.

“Venez!” lui dit la bonne.

Il se leva. La fièvre lui enlevait tout sentiment. Il entra dans le cabinet du médecin. L’ambiance était scientifique et littéraire.

Le médecin ouvrit un tiroir : on y trouvait tous les instruments qui sauvent une profession. Le docteur s’approcha chirurgicalement du malade.

Il y eut un instant-clé. Puis le docteur dit : “Je vous raccompagne.”

Ils sortirent dans la rue. Le soleil avait rendu au printemps toutes ses possibilités touristiques.